

son humble ami ; mais ses idées s'épanouirent et s'attachèrent au livre sacré, comme les pousses d'une jeune vigne s'enlacent autour d'un arbre puissant. L'Écriture lui procurait de fortes et vagues émotions, lui inspirait des aspirations étranges, que caressait son ardente imagination.

Les parties qui lui plaisaient davantage étaient l'Apocalypse et les Prophéties, dont le langage figuré la charmait d'autant plus qu'elle en cherchait vainement la signification. Elle et son naïf ami, le jeune et le vieil enfant, éprouvaient la même impression. Tout ce qu'ils devinaient, c'était qu'il était question d'une gloire future, d'une région merveilleuse où leurs âmes nageraient dans des délices inconnues. Dans les sciences physiques, il importe qu'un fait soit clairement démontré ; mais en science morale, ce qui est incompréhensible n'est pas toujours inutile. L'âme se réveille tremblante entre deux éternités, celle du passé et celle de l'avenir. La lumière ne brille autour de nous que dans un espace limité ; nous avons besoin de chercher l'inconnu, et les voix mystérieuses qui sortent d'une colonne de nuages trouvent en nous des échos et des voix qui leur répondent. Les images mystiques sont comme des talismans couvert d'hiéroglyphes. Nous les gardons sur notre sein, avec l'espérance de pouvoir les déchiffrer un jour.

A ce moment de notre histoire, Saint-Clare avait transféré ses pénates à sa maison de campagne, sur les bords du lac Pontchartrain. Les chaleurs de l'été avaient chassé de la cité poudreuse tous ceux qui étaient à même de la quitter, et ils étaient allés respirer les fraîches brises du lac.

La villa de Saint-Clare était bâtie à la mode des habitations de l'Inde. Elle était environnée de légères galeries en bambou, et s'ouvrait de tous côtés sur des parcs et des promenades. Le salon donnait sur un grand jardin embelli de toutes les plantes pittoresques des tropiques. Des sentiers sinueux conduisaient au bord du lac, dont la nappe argentée étincelait aux rayons du soleil. Chaque heure prêtait de nouveaux aspects au tableau, mais il était toujours admirable.

Le coucher du soleil illuminait l'horizon de magiques splendeurs, et faisait des eaux un second ciel. Le lac était rayé de pourpre et d'or ; des navires aux ailes blanches le parcouraient, et glissaient sur les vagues comme des fantômes. Ça et là brillaient des étoiles, dont le reflet tremblait dans l'eau.

Tom et Eva étaient assis sur un siège de mousse, au bas du jardin. C'était le dimanche soir ; la bible d'Évangéline était ouverte sur ses genoux. Elle lisait : " Et je vis une mer de verre, mêlée de feu."

— C'est bien cela, dit-elle en s'interrompant tout à coup pour montrer le lac.

— Que voulez-vous dire, miss Eva ?

— Ne voyez-vous pas ? reprit l'enfant en montrant les vagues, où se reflétaient les clartés du ciel ; c'est une mer de verre mêlée de feu. . . .

— C'est assez vrai, miss Eva, dit Tom ; puis il se mit à chanter :

Oh ! si des beaux matins j'avais les ailes d'or,
Je partirais bientôt pour la sphère éternelle,
Et les anges de Dieu guideraient mon essor
Vers la Jérusalem nouvelle.

— Où croyez-vous que soit la Jérusalem nouvelle, père Tom ?

— Au-dessus des nuages, miss Eva.

— Il me semble la voir. Regardez ces nuages ; on dirait de grandes portes de perle ; et au delà, tout est doré. Tom, chantez-moi les bienheureux ? Tom chanta cette hymne méthodiste bien connue